

– Asseyez-vous, je vous prie, lui dit-il en lui montrant la chaise face à lui. Il avait l'air à la fois sévère et gentil, d'une manière déconcertante. Il ouvrit un dossier, sur son ordinateur portable. Numéro 749.

– Alors, fit-il en lisant : vingt-quatre ans, 1 mètre 60, cinquante kilos, est-ce juste ?

– Oui, monsieur, fit-elle en hochant la tête nerveusement.

– Vous êtes née le 6 juillet 2023 ? vérifia-t-il sans même la regarder une fois.

– C'est exact, dit-elle en tâchant d'être la plus sérieuse possible et de garder son sourire en place.

– Bien, fit-il en lâchant l'écran des yeux pour regarder Alwisa. Y a-t-il d'autres choses que je dois savoir ?

– Je ne sais pas, répondit-elle, incrédule.

– Avez-vous été opérée durant l'enfance et l'adolescence ?

– Pas pendant l'enfance. À l'adolescence, juste les dents de sagesse.

Il prit note. Toute intervention, tout détail de sa vie privé étaient intéressants.

– Prenez-vous des médicaments ?

– Non.

Une série de questions plus ou moins d'une grande importance défilèrent. Elle répondit à chaque fois la vérité, jusqu'à cette question inattendue.

– Est-ce que vous avez vécu des traumatismes durant votre enfance ou votre adolescence jusqu'à votre vie d'adulte ?

*Traumatisme*

Ce mot résonnait en elle. Il avait mis le doigt sur un problème réel. Et elle devait la vérité à son « probablement futur employeur ». Après avoir pris une grande respiration, elle avoua.

– Je ne sais pas si on peut appeler cela un traumatisme. Mais ma mère a disparu quand j’avais huit ans.

Dans sa voix, on sentait le chagrin qui la rongait. Mais elle n’en démordait pas; elle voulait faire partie de cette expérience. Quitte à n’avoir aucune vie privée. C’était le deal.

Comme à son habitude, il regarda plus son clavier que son interlocuteur presque invisible.

– De quoi est-elle morte ?

– Je... Je ne sais pas, balbutia-t-elle.

Elle se souvenait de ce moment où elle demandait, en pleine rue : « Maman ? Maman ? » en croyant la voir derrière chaque femme aux longs cheveux noirs. Entre colère et pleurs. Ce n’était jamais elle.

Il fronça des sourcils, comme s’il avait répété en coulisses avant.

– Comment ça, vous ne savez pas ? Personne ne vous l’a jamais dit ?

– Non.

Alwisa disait juste, et il y avait de quoi se pencher sur cette question, car c’était un mystère absolu. La disparition d’un être cher devait avoir des racines pleines de doutes pour être cachée à un enfant.

– J’ai eu beau poser des questions, attendre des réponses, chercher partout où je pouvais, personne n’a jamais su me répondre. Je n’ai eu que de l’ignorance en réponse. Je ne peux pas vous aider davantage, expliqua-t-elle en haussant les épaules.

– Bien, dit-il en plissant les yeux. Comment avez-vous vécu cette expérience ? demanda-t-il en se penchant vers elle, mains sur la table, corps tendu vers elle.

Elle ne se disait plus que les questions étaient indiscrètes ou étranges, mais simplement que quelqu'un s'intéressait à elle. Elle était tombée dans le panneau très vite, pour une jeune femme intelligente.

– Je l'ai vécu comme tout enfant qui perd sa mère. Mal.

– Qu'avez-vous éprouvé le jour de sa mort et de son enterrement ? demanda-t-il sans pudeur.

– Je crois... elle réfléchit un instant. Je crois qu'il n'y a pas de mots pour décrire la souffrance d'un enfant qui vient de perdre sa mère. Je pense que j'avais encore besoin d'elle. C'était trop tôt pour... elle n'osa pas le dire. La mort lui faisait encore peur, comme aux enfants de trois ans, à qui l'on vient d'expliquer le mécanisme inévitable. Elle seule savait plus que n'importe qui que la mort est une présence qui ne vous lâche pas jusqu'à vous avoir achevé. Elle seule savait que la mort rode partout où que l'on aille. Elle en avait peur.

– Le jour de son enterrement, continua-t-elle pour répondre à sa deuxième question, je n'ai pas pleuré.

En réalité, Alwisa avait pleuré. Une seule larme, sur la joue gauche. Au travers de cette larme ressortait toute l'amertume, le chagrin et la honte qu'éprouvaient Alwisa dans la perte tragique de sa mère. Une seule larme pour une douleur si immense. Une seule larme qui fait plus mal qu'une lame qui t'écorche. Mais cette larme ne comptait pas pour Alwisa car elle faisait partie du passé.

Seule sa grand-mère était là pour la rassurer. Cette confidente et amie avait toujours su être là pour elle. C'était un peu comme une deuxième mère pour elle, une voix de la sagesse et de la raison, tout ensemble, réunies dans une femme aux cheveux gris. Si jamais on avait demandé à Alwisa de résumer cette femme – ce qui est tout

bonnement impossible, puisque l'on ne résume pas une personne – elle aurait entendu dans ses oreilles un mélodique morceau de Chopin.

*La mélodie traverse les âmes.*

*En renverse certaines au passage*

*Pour venir me bercer*

*Tels les bras de Morphée*

Alors, si jamais on avait osé demander à Alwisa de résumer les souvenirs d'une femme aimante, elle vous aurait souri, mais certainement jamais répondu.

Peu après Alwisa découvrit le monde réel, ou plutôt partiellement irréel du virtuel.

« N'oublie pas qui tu es, n'oublie pas d'où tu viens. » Lui répétait sans cesse Bonne maman, les jours où la prétention d'Alwisa était à son comble.

Alors elle se rappelait ces quelques mots, vêtue d'un pantalon fluide taille haute noire contenant quelques fleurs cousues, du rouge au milieu d'un océan de noir, lorsqu'elle arriva devant sa nouvelle maison, valise à la main.

Elle se répétait cette citation en boucle comme un mantra que l'on a peur d'oublier. Comme une petite fille qui ne veut pas lâcher la main de sa maman le jour de la rentrée. Comme une épine de rose qui vous effleure un peu trop la peau à vous en faire saigner. Elle se le répétait. Que jamais elle n'oublierait d'où elle vient.